

Introduction

Brigitte Louichon

Dans un article récent, Danielle Thaler et Alain Jean-Bart écrivent : « Si les personnages d'enfants et d'adolescents dans les romans historiques pour jeunes des pays occidentaux ont un air de parenté, les récits historiques traversent rarement les frontières des pays qui les ont inspirés. Ainsi en va-t-il des fictions historiques québécoises et françaises ¹ ». Leur propos est étayé par une analyse comparée d'un moment d'Histoire commune à la France et au Québec, lié à la colonisation et à la lutte contre les Iroquois et saisi par le biais de 15 fictions québécoises et 5 françaises. À l'issue de leur analyse, les auteurs mettent en exergue de grandes similitudes mais aussi une représentation de la Nouvelle-France et de ses personnages mythifiés dans les fictions françaises et plus réalistes dans les romans québécois.

Cet ouvrage voudrait interroger ce double constat de manière plus générale, pour ce qui concerne d'une part les parentés et d'autre part la question des mythes identitaires revivifiés par les fictions contemporaines pour la jeunesse. En réalité, cette tension est double s'exerçant entre global et local, mondialisation et espaces nationaux mais aussi entre le passé de l'Histoire² et le présent de la mémoire, le passé des événements racontés et le présent de l'écriture et de la lecture.

Parler de « lecture » et d'« écriture » circonscrit de fait un monde des fictions dont les contours s'élargissent, d'une part en raison de la variété des médias et des supports qui les accueillent et, d'autre part en raison

1. Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, « Colons, sauvages et coureurs des bois : l'aventure de la Nouvelle-France vue de France et de Québec » dans Lucie Guillemette et Claire Le Brun (dir.), *La Littérature pour la jeunesse et les études culturelles. Théories et pratiques*, Québec, Éditions Nota bene, 2013, p. 30.

2. Dans cet ouvrage, l'histoire désigne la fable et l'Histoire renvoie au passé de nos civilisations et au discours (et à la discipline) qui construit ce révolu.

d'éclairages théoriques et épistémologiques qui embrassent parfois de manière très large l'empan du domaine de la fiction³. En s'intéressant aux fictions historiques pour la jeunesse, on réduit doublement le champ d'investigation du fait du destinataire de cette littérature adressée et de la spécificité de l'univers diégétique. Quoique les études recueillies dans cet ouvrage explorent des formes diverses (romans, bandes dessinées, albums, docu-fictions, et même une application pour support tactile), force est de constater que le roman historique y tient la première place.

Il faut dire que la production éditoriale de romans historiques fait florès dans l'édition contemporaine pour la jeunesse⁴. Cet engouement s'inscrit d'ailleurs dans une continuité puisque le roman historique pour la jeunesse s'est développé en France dès le XIX^e siècle. En effet, à partir de la monarchie de Juillet, les « contes historiques » à destination des enfants se multiplient. Sous le Second Empire, le courant catholique investit ce secteur éditorial, éminemment éducatif et idéologique. *Fabiola ou l'Église des catacombes* du cardinal Wiseman (1855) obtient un succès considérable que perpétue la série des *Fabiola* parue chez Castermann. L'engouement pour la pureté du christianisme des premiers siècles est à son comble. En réponse, les romans nationaux d'Erckmann et Chatrian, parus dans les années 1860 donnent forme romanesque aux idéaux démocratiques et égalitaires de la Révolution, en mettant en scène la vie du peuple. Sous la Troisième République, les romans laïques participent, avec l'école, au culte des héros nationaux comme Jeanne d'Arc ou Napoléon⁵. Au Québec, dans les années 1920, en parallèle de la montée du nationalisme, *Les Aventures de Perrine et de Charlot. Dans la Nouvelle-France*, écrit par Marie-Claire Daveluy⁶, donne à lire aux petits Québécois une histoire de leur Histoire qui obtient un succès considérable. Au fil des décennies, des deux côtés de l'Atlantique, le roman historique pour la jeunesse élargit son empan historique, en s'ouvrant par exemple à l'époque préhistorique. Aujourd'hui, les collections de romans historiques se multiplient : « Mon histoire » chez Gallimard, « L'Histoire comme un roman » chez Gulfstream, « Poche Histoire » chez Milan,

3. Cf. Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Le Seuil, 1991 et Olivier Caïra, *Définir la fiction. Du roman au jeu d'échec*, Paris, Édition de l'EHESS, 2011.

4. Le site « Histoire d'en Lire. Les Fictions historiques pour la jeunesse » <http://www.histoiredenlire.com/dénombre>, au 30 juin 2015, 932 fictions historiques et 366 auteurs. Voir aussi, Michel Peltier, *Trésors des récits historiques pour la jeunesse*, CRDP Créteil, 2002 et *Lire des romans historiques au quotidien*, CRDP Bourgogne, 2008.

5. Cf. Michel Manson, « Roman Historique », dans Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre jeunesse*, Éditions du Cercle de la Librairie, 2013, p. 822-825.

6. Cf. *supra* l'article de Marie-Hélène Grivel.

etc. tandis que d'autres, par exemple « Histoire d'histoire » chez Rue du Monde⁷, proposent des formes hybrides, « des dispositifs hétérogènes⁸ » dans lesquels fiction et documentaire se mêlent.

Cette offre massive et constamment renouvelée montre que les jeunes lecteurs semblent apprécier ces ouvrages⁹ dont, par ailleurs, les prescripteurs approuvent le choix¹⁰. L'adage fondateur de la littérature de jeunesse « plaire et instruire » semble ainsi en adéquation particulière avec ce genre que l'on peut appréhender à partir d'une tension qui lui est propre.

En effet, le roman historique, qu'il soit adressé à la jeunesse ou pas, est par nature un genre en tension entre vérité (historique) et mensonge (romanesque), tension traditionnellement résolue autour de la notion de vraisemblance historique. Aujourd'hui, « l'Histoire saisie par la fiction¹¹ » semble être sortie de l'ère du soupçon. En littérature générale – la littérature « pour les grands » – les ouvrages se multiplient qui disent le passé, et rendent compte de la diversité des mémoires. Cette dynamique littéraire s'accompagne d'un questionnement critique et épistémologique renouvelé¹². La production éditoriale à destination des adultes explore des voies nouvelles. Les métafiction historiographiques¹³ donnent à lire dans le même espace romanesque le pouvoir de la fiction et les difficultés (techniques, littéraires, scientifiques et

7. Cf. Patricia Richard-Principalli et Marie-Françoise Fradet, « Histoire d'Histoire, une collection d'albums historiques composites : quelles caractéristiques et quels apprentissages en français », dans Martine Jaubert, Sylvie Lalagüe-Dulac, Brigitte Louichon (coord.), *Fictions historiques en classe de français*, Repères, n° 48, 2013, p. 85-102.

8. Patricia Richard-Principalli, « La Révolution française racontée aux enfants. Le rôle du récit de fiction dans la co-construction d'un mythe fondateur grâce aux albums de jeunesse mi-fictionnels mi-documentaires », dans Jean-Louis Dumortier, Veronica Granata, Philippe Raxhon, Julien Van Beveren (dir.), *Devoir de mémoire et pouvoir des fictions*, Namur, Presses Universitaires de Namur, coll. « Diptyque », 2015, p. 230.

9. Cf. l'étude d'Olivier Donnat, *Les Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique, Enquête 2008*, ministère de la Culture et de la Communication/La Découverte, 2009 et particulièrement sur les genres de romans appréciés. Le genre historique arrive en tête des réponses pour l'ensemble de la population, et en 3^e position pour les jeunes de 15 à 19 ans <http://www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr/doc/tableau/chap6/VI-4-2-Q64C.pdf>

10. Cette convergence explique, par exemple, la multiplicité des fictions mettant en scène le xvii^e siècle. Cf. Marie Pérouse-Battelo, Edwige Keller-Rahbé, *Les Représentations du xvii^e siècle dans la littérature pour la jeunesse contemporaine : patrimoine, symbolique, imaginaire*, *Papers on French Seventeenth Century Literature*, vol. XXXIX, n° 77, 2012.

11. « L'histoire saisie par la fiction », *Le Débat*, n° 165, mai-juin 2011.

12. <http://www.fabula.org/colloques/sommaire2076.php>

13. Introduit par Linda Hutcheon en 1988, le concept de *métafiction historiographique* permet de rendre compte de nombreuses productions romanesques contemporaines. Il

morales) de son énonciation¹⁴. Là où, traditionnellement, la documentation historique précède l'ouvrage¹⁵, l'archive prend place dans l'œuvre elle-même¹⁶, et ce faisant perd son statut d'authenticité. Le document est-il vrai ou bien est-il lui aussi une fiction, une forme renouvelée de la fiction de la non-fiction ?

La fiction historique pour adultes se donne souvent pour objet d'expliquer l'Histoire, d'amener le lecteur à comprendre le passé, y compris en exhibant les traces d'une fabrique de la fable qui interroge aussi la fabrique de l'Histoire. Ce faisant, elle est un discours sur le présent, conçu comme le résultat d'un mouvement historique et parfois d'une dynamique historiographique.

La production éditoriale adressée à la jeunesse répond à un même engouement. Pour autant, les finalités attribuées aux fictions historiques pour la jeunesse comme les formes qu'elles épousent ne sont sans doute pas de même nature. Lorsqu'elle est spécifiquement dédiée à la jeunesse, la fiction historique a généralement une visée plus spécifiquement didactique. Plutôt que d'aider à acquérir le sens de l'Histoire, il s'agirait de transmettre un savoir historique sur une époque, des événements, des personnages, par le biais d'un roman, d'un album, d'une BD. Alors que la fiction historique actuelle pour adultes met en exergue le doute et la subjectivité des mémoires, la fiction historique pour la jeunesse se donne parfois comme une forme (agréable, intéressante) d'accès à un savoir déjà là. Si, sans être vrai, ce qui est raconté est vraisemblable, historiquement vraisemblable, c'est par le recours à la fois à des éléments fictionnels et à des stratégies discursives propres aux genres ou langages narratifs que la fiction historique fonctionne.

Or, ces formes et ces stratégies sont déterminées par le lectorat. Si le genre (ou les genres) de la fiction historique est, consubstantiellement, hybride et en tension, lorsqu'il s'adresse aux jeunes, il se développe dans une autre tension. Le roman historique pour la jeunesse est « un

désigne le genre qui articule l'autoréflexivité du récit au doute quant à la possibilité d'un discours historiographique.

14. Cf. par exemple Rouaud Jean, *L'imitation du bonheur*, Paris, Gallimard, 2004 ou Binet Laurent, *HHhH*, Paris, Grasset, 2009.

15. « La vraisemblance dans le roman historique repose du reste sur cette double et paradoxale exigence : être supposée conforme à une historiographie que nous n'avons pas lue et n'avons pas envie de lire », Claudie Bernard, « Le roman historique, une tranche d'histoire, à propos de Patrick Rambaud » dans Dominique Peyrache-Leborgne et Daniel Couégnas (dir.), *Le Roman historique. Récit et histoire*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2000, p. 291.

16. Cf. par exemple Martine Audin, *Cent vingt et un jours*, Paris, Gallimard, 2013.

genre contraint¹⁷ » et son écriture « un défi d'envergure¹⁸ ». En effet, si « les fictions narratives ont la vertu de donner à connaître, selon des perspectives individuelles, en mettant en évidence des enjeux éthiques des conduites singulières et, avec plus ou moins de prétentions artistiques, des moments de l'Histoire¹⁹ », lorsque la fiction historique est adressée aux enfants ou aux adolescents, la perspective individuelle amène les auteurs à se situer à hauteur d'enfants ou d'adolescents, tant du point de vue fictionnel et narratif que du point de vue historique. On peut donc observer de manière assez systématique deux phénomènes en réponse à deux obstacles. D'une part, la culture historique des jeunes lecteurs est faible. Or, il convient de les plonger dans une période donnée. Et l'auteur a massivement recours à des stéréotypes, des figures, des objets, des lieux qui dénotent l'époque fictionnalisée. Dès lors, cette construction s'apparente elle-même parfois à une fiction²⁰. D'autre part, il est assez systématique de faire pénétrer le lecteur dans l'histoire – et donc dans l'Histoire – grâce à des héros enfants ou adolescents, quelles que soient les modalités narratives (narrateur homodiégétique ou hétérodiégétique), alors qu'on le sait, les enfants ou les adolescents sont largement absents de la scène de l'Histoire. Mais ces personnages sont surtout dotés d'une psychologie contemporaine, les jeunes personnages des romans historiques ayant des manières de penser, de parler, de désirer en opposition avec ce que l'on sait historiquement de l'enfance²¹. Dans ce volume, Anne-Marie Dionne interroge ainsi la représentation de la masculinité de jeunes garçons âgés de 10 à 12 ans dans un ensemble d'ouvrages relatant la déportation des Acadiens.

Le roman historique pour la jeunesse semble donc condamné à donner des représentations de l'Histoire problématiques. « L'entreprise est vouée à l'échec, affirment même Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, mais, ajoutent-ils, c'est paradoxalement ce double échec qui, seul, peut consacrer le succès d'une fiction historique²² ».

17. Michel Manson, « Roman Historique », *op. cit.*, p. 822.

18. Danielle Thaler et Alain Jean-Bart, *Les Enjeux du roman pour adolescents. Roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 42 et 51.

19. Jean-Louis Dumortier « Entretien inaugural », in *Devoir de mémoire et pouvoir des fictions*, *op. cit.*, p. 24.

20. Cécile Boulaire, *Le Moyen-Âge dans la littérature pour enfants*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002.

21. Cf. l'ouvrage fondateur de Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon, 1960 [Points Seuil] et Egle Becchi et Julia Dominique, *Histoire de l'enfance en Occident*, Paris, Le Seuil, 1998 [Points Seuil, 2004].

22. *Les Enjeux du roman pour adolescents*, *op. cit.*, p. 54.

Ces fictions réussies, plébiscitées par leurs jeunes lecteurs et/ou le monde des adultes, font donc assez régulièrement l'objet de critiques diverses.

La première concerne le discours proprement historique proposé par le biais de la fiction. Ainsi, Jean Parel, fustigeant la fiction des héros adolescents, déclare : « on aboutit à ce mélange extravagant de quelques éléments documentaires objectifs avec des invraisemblances psychologiques²³ ». Et la critique que Lukacs adressait au roman pré-scottien peut s'exercer en des termes assez proches à l'égard des fictions historiques pour la jeunesse : « Ce qui manque au prétendu roman historique avant W. Scott c'est justement ce qui est spécifiquement historique, le fait que la particularité des personnages dérive de la spécificité de leur temps²⁴ ».

Plus spécifiquement, le recours à des personnages fictionnels qui ressemblent au lecteur lui propose aussi une représentation de l'Être humain déshistoricisé, éternel, identique à lui-même depuis la préhistoire et coupé des contingences historiques. Ce faisant, si la fiction historique peut éventuellement transmettre des savoirs sur une époque, un personnage historique ou un événement, elle semble nuire au développement d'une véritable conscience historique. Didier Carriou, didacticien de l'histoire, propose de travailler cette question en classe²⁵. Mais les fictions historiques n'ont pas toutes pour unique vocation de devenir des supports d'enseignement de l'histoire ou du français²⁶ ! Elles sont aussi lues avec avidité et la mise à distance et la réflexivité ne font pas toujours bon ménage avec l'immersion fictionnelle, le plaisir d'une histoire racontée où l'étrangeté (relative, on l'a vu) de l'univers de référence se dilue dans les affres d'un « roman-miroir²⁷ ».

La critique la plus radicale est sans doute celle développée par Pierre Bruno et Philippe Geneste²⁸ qui constatent, à partir des années 1990, « la montée en force des romans-miroirs ou psychologiques qui tendent à privilégier des lectures individualistes des problèmes sociaux comme

23. Jean Parel, *Bulletin d'analyse des livres pour enfants*, n° 24, juin 1971, p. 20.

24. Georg Lukacs, *Le Roman historique*, Paris, Payot, 1972, p. 17.

25. Didier Carriou, « Littérature de jeunesse et enseignement de l'histoire au cycle 3 », *Repères*, n° 45, 1992, p. 163-180.

26. Cf. Martine Jaubert, Sylvie Lalagüe-Dulac, Brigitte Louichon (coord.), *Fictions historiques en classe de français*, op. cit.

27. Cf. Brigitte Louichon, « Lecture du roman historique. L'exemple de deux graines de cacao » dans Julien Van Beveren (dir.), *Littérature, langue et didactique*, Namur, Presses Universitaires de Namur, coll. « Dyptique », 2014, p. 173-187.

28. Pierre Bruno et Philippe Geneste, « Le Roman pour la jeunesse », dans Denise Escarpit, *La Littérature de jeunesse. Itinéraires d'hier à aujourd'hui*, Paris, Magnard, 2008, p. 390-446.

de leurs possibles résolutions et [...] par le glissement progressif et quasi-accompli aujourd'hui du roman social vers le roman des droits de l'homme ». Ils parlent ainsi de « roman droit de l'hommistes » qui expriment une conception d'un humanisme a-historique. Ils dénoncent nombre de romans historiques pour la jeunesse qui, pour camper « un cadre historique », en retirent « le mouvement même de l'Histoire²⁹ ». Dans ce volume, Violaine Beyron, s'intéressant à l'histoire algérienne vue par les romanciers français, montre par exemple les limites de ces fictions qui, si elles mettent au jour pour les plus jeunes des événements souvent tus ou refoulés, posent réellement problème du point de vue de la construction d'une conscience historique.

Ces critiques, expressions du dilemme inhérent au genre adressé aux jeunes lecteurs, mettent en évidence la tension entre passé fictionnalisé et présent de la réception. Or le roman historique est toujours un discours au présent, pour le présent, traduisant des idéologies contemporaines³⁰.

Dans ce volume, et dans la même logique, Bertrand Ferrier dénonce ainsi avec force le conformisme des discours adressés aux filles et l'édification du lectorat par le biais de fictions qu'ils comparent à des « manuels de socialisation ». Adeline Caute fait écho à cette étude de la *girlisation* des fictions historiques pour montrer que les héroïnes du siècle de Louis XIV proposées aux jeunes lectrices sont très largement maintenues dans des rôles sexués peu égalitaires.

Face à ce genre hybride, contraint, paradoxal, critiqué aussi, les approches, on le voit, sont multiples et probablement à multiplier. Les lectures historiennes de ces fictions permettent de mettre au jour les choix opérés par les auteurs au regard des savoirs disponibles et éventuellement des points de débats dans la sphère historique. Ainsi, dans ce volume, la lecture de Pierre Courroux de la BD *le Trône d'argile* se déroulant en France au début du xv^e siècle en est-elle emblématique. En effet les événements traités par la fiction le sont aussi de manière différente, voire divergente par les historiens. À l'inverse, ces lectures informées permettent de mettre au jour les stéréotypes dont on peut considérer qu'ils relèvent d'une forme de consensus. Ainsi, dans leurs analyses respectives de romans mettant en scène Alexandre le Grand et Aliénor d'Aquitaine, Florence Charles et Fabienne Moysan, de même que Claude Beucher-Marsal et Virginie Abiven, constatent des convergences

29. *Ibid.*, p. 415.

30. Cf. Claudie Bernard, *Le Passé recomposé. Le Roman historique français du XIX^e siècle*, Paris, Hachette supérieur, 1996.

fortes entre auteurs, lesquels s'appuient de fait sur des sources historiographiques parfois communes. Pour autant, on observe que ces lieux obligés du parcours biographique ne sont pas tous le fait d'un consensus scientifique. Certains sont liés à l'âge des lecteurs. L'enfance et la jeunesse des héros constituent dans ces cas-là des failles de l'Histoire que la fiction vient combler. Dans le même temps, certains épisodes avérés sont systématiquement présents, comme lorsqu'Alexandre dompte son cheval Bucéphale, scène susceptible sans doute d'intéresser les jeunes lecteurs. Ces stéréotypes biographiques sont tout aussi présents dans le magazine *Histoires vraies*. Patricia Richard-Principalli suggère à leur endroit que l'on pourrait sans doute considérer « ces représentations historiques semi-figées comme une propédeutique nécessaire à un savoir historique en construction³¹ ».

18

Aliénor d'Aquitaine ou Alexandre le Grand sont assurément des personnages historiques, objets d'une historiographie renouvelée et d'un intérêt persistant, tant du côté des auteurs que des lecteurs, jeunes ou moins jeunes. Ils sont de ceux dont les vies héroïques, « sortes d'hagiographies laïques », sont étudiées par Anne Schneider. Mais, qu'est-ce qui fait Histoire ? Et qu'est-ce qui fait Histoire pour les jeunes ? On se souvient que Stendhal, lisant *Waverley ou Il y a soixante ans* de Walter Scott, posait qu'une soixantaine d'années étaient la « bonne distance temporelle qui peut convertir la politique en Histoire »³². Mais cette distance est-elle requise pour les jeunes ? Pierre-Alexandre Bonin, en interrogeant ici les fictions québécoises qui évoquent la Révolte des Patriotes et les événements d'octobre 1970 et en les désignant comme des fictions « politico-historiques », semble épouser la même échelle que Stendhal.

Car ce qui fait Histoire n'est pas forcément identique selon les nations. Sans doute partageons-nous tout ce qui est antérieur à la fondation de la Nouvelle-France, Alexandre le Grand, le Moyen-Âge³³, et à certains égards même Louis XIV et le xvii^e siècle. Pour ce qui concerne la suite de l'Histoire, cet ouvrage met en exergue des fictions historiques québécoises relatant les périodes ou les événements fondateurs de l'Histoire du Québec : la colonisation, analysée par Monique Noël-Gaudreault,

31. Cf. *supra*.

32. Cité par Michel Crouzet, dans « Walter Scott et la réinvention du roman », introduction critique de Walter Scott, *Waverley, Rob Roy, La Fiancée de Lammermoor*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1981, p. 11 et 12.

33. Peu présent dans ce volume mais on peut utilement consulter : Caroline Cazanave et Yvon Houssais, *Médiévalités enfantines. Du passé défini au passé indéfini*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2011 et Cécile Boulaire, *op. cit.*

la guerre de 1812, par Josée Desforges, la Rébellion des Patriotes, par Amélie Lemieux et Marie-France Guénette, et octobre 1970, par Pierre Courroux³⁴. Se dessinent ici à la fois une Histoire officielle transcrite dans la BD *Les Loxley* et une Histoire dont les enjeux identitaires sont centraux et dont la volonté militante n'est pas absente, comme dans les romans relatant la Rébellion des Patriotes ou les événements d'octobre 1970. L'analyse d'Isabelle Casta sur une BD consacrée à Paoli, père de la patrie corse, dont les enjeux identitaires sont proches des fictions québécoises, montre, s'il en était besoin, combien la fiction historique pour la jeunesse, dans certains contextes, participe d'une édification idéologique, politique dont le propos est tout autant historique que mémoriel ou militant. Les études des fictions françaises proposées dans ce volume semblent échapper à cette logique nationale, peut-être parce que les fictions historiques ont joué ce rôle de sédimentation nationale plus tôt dans l'Histoire française.

En revanche, la fiction historique française est traversée par la question de la mémoire, centrale aujourd'hui dans les débats français et européens, en particulier lorsqu'elle s'assortit du « devoir de mémoire³⁵ ». Les fictions historiques jouent un rôle important dans ce domaine, particulièrement pour ce qui concerne la mémoire de la Shoah³⁶. Dans le même ordre d'idée, dans cet ouvrage, sont analysées des fictions traitant de l'esclavage³⁷. Ces albums et ces romans sont fort divers et, à les observer dans leur variété, on mesure l'inventivité des romanciers ou des illustrateurs, pour dire l'indicible, pour transmettre, pour permettre un devoir de mémoire « qui est le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi³⁸ ». La fiction, qui donne la parole aux sans voix et propose une alternative à l'Histoire des vainqueurs, crée véritablement l'autre dont je peux alors me souvenir.

34. Il est remarquable d'observer que ces événements sont aussi ceux que la littérature « pour adultes » québécoise privilégie. Cf. Elsa Ollier, *Les Écritures de l'histoire dans les romans québécois de la décennie 1980-1990*, Thèse de l'Université Bordeaux Montaigne, 2012, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00864167/document>

35. Pour une excellente mise au point sur cette question, cf. l'entretien entre Julien Van Beveren, Philippe Raxhon et Jean-Louis Dumortier, dans *Devoir de mémoire et pouvoir des fictions*, *op. cit.*, p. 15-56.

36. Cf. Béatrice Finet, « Les voix à l'œuvre dans la narration de la Shoah », *Strenæ* [En ligne], 5 | 2013, mis en ligne le 1^{er} septembre 2013, consulté le 6 juillet 2015. URL : <http://strenae.revues.org/973> ; DOI : 10.4000/strenae.973 et de la même auteure : « L'enfant caché : une fiction exemplaire pour transmettre la mémoire de la Shoah », dans *Devoir de mémoire et pouvoir des fictions*, *op. cit.*, p. 251-266.

37. Par Christiane Connan-Pintado, Gersende Plissonneau et Sylvie Lalaguë-Dulac.

38. Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais », 2000, p. 108.

Fictions historiques jeunesse en France et au Québec propose un voyage en trois temps. La première partie de l'ouvrage, « De l'Histoire aux fictions historiques jeunesse », propose des études se caractérisant plutôt par une approche historique des œuvres. La deuxième, « Des figures historiques aux héros fictionnels » se centre sur les personnages célèbres ou anonymes auxquels ces fictions (re)donnent vie. Enfin, la troisième partie, permet de rendre compte de la variété et de l'hybridité des « formes des fictions historiques jeunesse ».